

CULTURE

Des corps saisis au moment de l'épuisement

Grégoire Korganow va réaliser une série photographique dans les coulisses du festival Montpellier Danse

Danse

Il a converti son billet de train en voiture. Mardi 17 juin, perturbations de la SNCF oblige, le photographe Grégoire Korganow avait choisi la route pour rallier Montpellier, où il est l'invité exceptionnel du festival de danse. Si la manifestation a lieu évidemment. Difficile d'anticiper dans le contexte de mobilisation des intermittents. Samedi 21 juin, veille de l'ouverture de Montpellier Danse, une AG devait se prononcer.

Au jour le jour, donc. Grégoire Korganow, qui a signé l'affiche avec une photo prise dans les coulisses d'un défilé Christian Lacroix en 2007, sera présent pendant toute la durée du festival, jusqu'au 9 juillet, avec un projet photographique intitulé *Sortie de scène*. Comme son titre l'indique, il s'agit d'attraper au vol les danseurs à la fin du spectacle pour les shooter sur le vif avant qu'ils ne rejoignent leurs loges.

« Il est paradoxalement le fil rouge de cette édition, puisqu'il sera présent sur tous les spectacles, d'Angelin Preljocaj à Emanuel Gat en passant par Wayne McGregor, explique Jean-Paul Montanari, directeur de Montpellier Danse. Lorsqu'il est entré dans mon bureau il y a six mois, il m'a montré ses photos de civils blessés pendant la guerre d'Irak, sa série Père et fils... Il photographie le corps de l'humanité. J'ai eu envie de savoir ce qu'il allait voir dans les corps des danseurs. »

Reporter à *Libération* de 1993 à 2002, Grégoire Korganow y a couvert l'actualité sociale et politique

au sens large. Mais ce qui l'intéressait principalement, « c'était l'exclusion, les mal-logés, les sans-papiers, tous ceux qui vivaient à la marge et contre qui se déchainait souvent la violence de notre société ». Depuis, il a réalisé des séries sur l'alcoolisme, la pornographie, la mode... et travaille depuis 2011 dans des prisons. Avec toujours le corps de l'autre en obsession.

Sortie de scène est une « première » dans le parcours de Grégoire Korganow. Le dispositif est simple. Un fond gris posé en coulisses ou à proximité du plateau accueille le danseur, à peine les applaudissements terminés. Espace réduit pour contraindre l'interprète à l'immobilité. Lumière crue, système de flashes qui combine rapidité et précision. « Il s'agit de figer le danseur, de l'épingler comme un papillon, raconte Grégoire Korganow. Je travaille dans cet aller-retour entre la tension du spectacle qui vient d'avoir lieu et le relâchement de la fin. La photographie aime les entre-deux, les failles. Je veux saisir une sorte de danse en creux comme si l'interprète refaisait dans sa tête le spectacle qu'il vient de terminer. »

Chaque soir, Grégoire Korganow installera son mini-studio sur deux ou trois plateaux différents selon la programmation et photographiera quatre interprètes à chaque représentation. Séquence de travail brève, intense, « compulsive », selon la formule de Korganow. « Il y aura, du moins je l'espère, une sorte d'état de grâce au final, précise-t-il. Comme si l'image existait en tant que telle, comme si on oubliait qu'il y avait eu un photographe. » Il

évoque « les clichés de Nan Goldin pris juste après avoir fait l'amour ».

Son choix de plan américain valorise la figure de l'interprète. A l'encontre de la frénésie d'autopromotion tendance « selfie » qui sévit sur les réseaux sociaux, Grégoire Korganow assène haut et fort son désir de pudeur. « Je me méfie de l'émotion du visage dans le contexte de surenchère actuelle. Avant, le photographe avait la prétention d'être le témoin unique d'un moment. Aujourd'hui, tout le monde se photographie avec une sorte d'impudeur incroyable et le professionnel se trouve battu sur la monstration. »

D'où son désir de se placer parfois sur un autre terrain, moins spontané, de valoriser des détails comme le dos ou les mains. « Lorsque je vois par exemple le chorégraphe Sylvain Groud commencer à danser, ses mains racontent déjà une histoire, précise-t-il. Une main de danseur ne s'ouvre pas comme les autres. »

Avant Sylvain Groud, rencontré il y a trois ans, Grégoire Korganow ne s'intéressait pas du tout à la danse contemporaine. Pire, il n'aurait même jamais imaginé photographier la danse. « Lorsque je faisais un reportage sur un spectacle, j'avais la sensation de faire mon nid dans celui d'un autre, explique-t-il. Par ailleurs, je ne pensais pas pouvoir saisir le mouvement. »

C'est grâce à Mélanie Roger, productrice de la Compagnie Sylvain Groud, qu'il croise le chorégraphe. « En 2011, j'ai découvert le travail

réalisé par Grégoire dans les hôpitaux après son accident de moto en 2007, raconte Mélanie Roger, coconceptrice de *Sortie de scène*. Sylvain danse depuis huit ans dans des hôpitaux et des maisons de retraite, en lien avec le CHU de Rouen. J'ai imaginé un rendez-vous. » La rencontre entre les deux artistes donne naissance à trois films mais... aucune photo.

Sauf que, depuis, Grégoire Korganow, qui se demande comment il a fait « pour vivre aussi longtemps sans la danse », a cherché comment la photographier. Mais sans le mouvement. « C'est sa trace à l'intérieur de l'interprète immobile qui m'intéresse. »

Car le mouvement, Korganow a déjà donné. « Pendant les dix ans où j'ai travaillé à Libération, il fallait que ça bouge, que l'on fixe ce fameux instant décisif pour éprouver cette surpuissance du photographe, maître du mouvement. C'est une vision très romantique dont je suis revenu. » De même, la mythologie de la « bonne plaque » à rapporter chaque jour a cédé la place à une photo « qui n'est pas automatiquement ce que l'on appelle une bonne photo ».

Chaque soir, celui qui privilégie aujourd'hui « la mise en scène fictionnelle » devrait sélectionner douze photos de danseurs, tirées en grand format (1,50 m sur 1,20 m). Chaque jour, elles devraient être accrochées en extérieur sur les murs de l'Agora de la danse, à Montpellier. Parallèlement, une projection de deux cents images devrait compléter cette *Sortie de scène* imaginée « pour donner la possibilité aux gens de regarder les danseurs dans une sorte de vérité de l'instant et du vivant ». ■

ROSITA BOISSEAU

Sortie de scène, Grégoire Korganow.
Montpellier Danse, Montpellier.
Agora, Cité internationale de la danse,
18, rue Sainte-Ursule, Montpellier (34).
Entrée libre. Jusqu'au 9 juillet.

« Aujourd'hui,
tout le monde
se photographie avec
une sorte d'impudeur
incroyable »

Grégoire Korganow
photographe

Son choix
de plan américain
valorise
la figure
de l'interprète

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Des corps saisis au moment de l'épuisement

Grégoire Korganow va réaliser une série photographique dans les coulisses du festival Montpellier Danse

Danse

Il a converti son ouïet de train en voiture. Mardi 17 juin, perturbations de la SNCF oblige, le photographe Grégoire Korganow avait choisi la route pour rallier Montpellier, où il est l'invité exceptionnel du festival de danse. Si la manifestation a lieu évidemment. Difficile d'anticiper dans le contexte de mobilisation des intermittents. Samedi 21 juin, veille de l'ouverture de Montpellier Danse, une AG devait se prononcer.

Au jour le jour, donc. Grégoire Korganow, qui a signé l'affiche avec une photo prise dans les coulisses d'un défilé Christian Lacroix en 2007, sera présent pendant toute la durée du festival, jusqu'au 9 juillet, avec un projet photographique intitulé *Sortie de scène*. Comme son titre l'indique, il s'agit d'attraper au vol les danseurs à la fin du spectacle pour les shooter sur le vif avant qu'ils ne rejoignent leurs loges.

« Il est paradoxalement le fil rouge de cette édition, puisqu'il sera présent sur tous les spectacles, d'Angelin Preljocaj à Emmanuel Gat en passant par Wayne McGregor, explique Jean-Paul Montanari, directeur de Montpellier Danse. Lorsqu'il est entré dans mon bureau il y a six mois, il m'a montré ses photos de civils blessés pendant la guerre d'Irak, sa série Père et fils... Il photographie le corps de l'humanité. J'ai eu envie de savoir ce qu'il allait voir dans les corps des danseurs. »

Reporter à *Libération* de 1993 à 2002, Grégoire Korganow y a couvert l'actualité sociale et politique au sens large. Mais ce qui l'intéressait principalement, « c'était l'exclusion, les mal-logés, les sans-papiers, tous ceux qui vivaient à la marge et contre qui se déchainait souvent la violence de notre société ». Depuis, il a réalisé des séries sur l'alcoolisme, la pornographie, la mode... et travaille depuis 2011 dans des prisons. Avec toujours le corps de l'autre en obsession.

Sortie de scène est une « première » dans le parcours de Grégoire Korganow. Le dispositif est simple. Un fond gris posé en coulisses ou à proximité du plateau accueille le danseur, à peine les applaudissements terminés. Espace réduit pour contraindre l'interprète à l'immobilité. Lumière crue, système de

flashés qui combine rapidité et précision. « Il s'agit de figer le danseur, de l'épingler comme un papillon, raconte Grégoire Korganow. Je travaille dans cet aller-retour entre la tension du spectacle qui vient d'avoir lieu et le relâchement de la fin. La photographie aime les entre-deux, les failles. Je veux saisir une sorte de danse en creux comme si l'interprète refaisait dans sa tête le spectacle qu'il vient de terminer. »

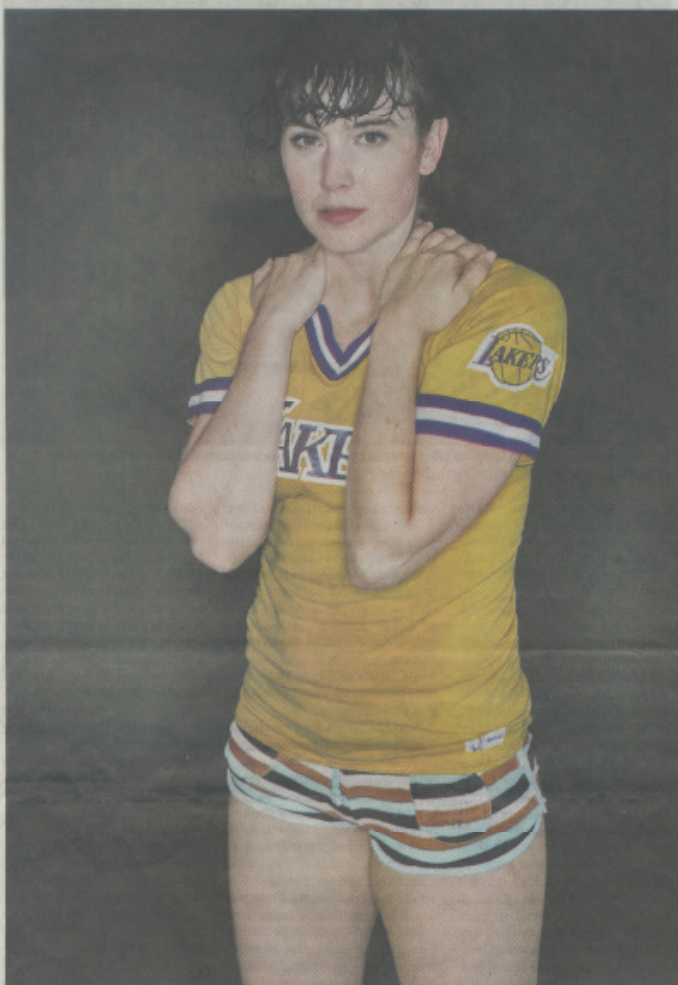
Chaque soir, Grégoire Korganow installera son mini-studio sur deux ou trois plateaux différents selon la programmation et photographiera quatre interprètes à chaque représentation. Séquence de travail brève, intense, « compulsive », selon la formule de Korganow. « Il y aura, du moins je l'espère, une sorte d'état de grâce au final, précise-t-il. Comme si l'image existait en tant que telle, comme si on oubliait qu'il y avait eu un photographe. » Il évoque « les clichés de Nan Goldin pris juste après avoir fait l'amour ».

« Aujourd'hui, tout le monde se photographie avec une sorte d'impudeur incroyable »

Grégoire Korganow
photographe

Son choix de plan américain valorise la figure de l'interprète. A l'encontre de la frénésie d'autopromotion tendance « selfie » qui sévit sur les réseaux sociaux. Grégoire Korganow assure l'effet et fut son désir de pudeur. « Je me méfie de l'émotion du visage dans le contexte de surenchère actuelle. Avant, le photographe avait la prétention d'être le témoin unique d'un moment. Aujourd'hui, tout le monde se photographie avec une sorte d'impudeur incroyable et le professionnel se trouve battu sur la monstration. »

D'où son désir de se placer parfois sur un autre terrain, moins spontané, de valoriser des détails comme le dos ou les mains. « Lorsque je vois par exemple le chorégraphe Sylvain Groud commencer à danser, ses mains racontent déjà une histoire, précise-t-il. Une main de danseur ne s'ouvre pas comme les autres. »



Virginie Caussin dans « Empty Moves (part I, II & III) », d'Angelin Preljocaj, Grégoire Korganow

Avant Sylvain Groud, rencontré il y a trois ans, Grégoire Korganow ne s'intéressait pas du tout à la danse contemporaine. Pire, il n'aurait même jamais imaginé photogra-

phier la danse. « Lorsque je faisais un reportage sur un spectacle, j'avais la sensation de faire mon nid dans celui d'un autre, explique-t-il. Par ailleurs, je ne pensais

pas pouvoir saisir le mouvement. »

C'est grâce à Mélanie Roger, productrice de la Compagnie Sylvain Groud, qu'il croise le chorégraphe. « En 2011, j'ai découvert le travail

réalisé par Grégoire dans les hôpitaux après son accident de moto en 2007, raconte Mélanie Roger, cocoonceptrice de *Sortie de scène*. Sylvain danse depuis huit ans dans des hôpitaux et des maisons de retraite, en lien avec le CHU de Rouen, l'ai imaginé un rendez-vous. » La rencontre entre les deux artistes donne naissance à trois films mais... aucune photo.

Sauf que, depuis, Grégoire Korganow, qui se demande comment il a fait « pour vivre aussi longtemps sans la danse », a cherché comment la photographier. Mais sans le mouvement. « C'est sa trace à l'intérieur de l'interprète immobile qui m'intéresse. »

Son choix de plan américain valorise la figure de l'interprète

Car le mouvement, Korganow a déjà donné. « Pendant les dix ans où j'ai travaillé à Libération, il fallait que ça bouge, que l'on fixe ce fameux instant décisif pour éprouver cette surplénitude du photographe, maître du mouvement. C'est une vision très romantique dont je suis revenu. » De même, la mythologie de la « bonne plaque » à rapporter chaque jour a cédé la place à une photo « qui n'est pas automatiquement ce que l'on appelle une bonne photo ».

Chaque soir, celui qui privilégie aujourd'hui « la mise en scène fictionnelle » devrait sélectionner douze photos de danseurs, tirées en grand format (1,50 m sur 1,20 m). Chaque jour, elles devraient être accrochées en extérieur sur les murs de l'Agora de la danse, à Montpellier. Parallèlement, une projection de deux cents images devrait compléter cette *Sortie de scène* imaginée « pour donner la possibilité aux gens de regarder les danseurs dans une sorte de vérité de l'instant et du vivant ». ■

ROSITA BOISSEAU

Sortie de scène, Grégoire Korganow, Montpellier Danse, Montpellier. Agora, Cité internationale de la danse, 18, rue Sainte-Jruse, Montpellier (34). Entrée libre. Jusqu'au 9 juillet.